

*Mon âme au bout
d'un fil...*



Caroline Néolier

Mon âme au bout d'un fil...

© Caroline Néolier, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8656-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*

Attablé en terrasse en plein mois de novembre, je relis pour la troisième fois consécutive les rendez-vous programmés par mon manager. Le train au départ de Lyon à 5 h 30, m'a permis une arrivée aux aurores à la capitale. De manière assez efficace, j'ai rejoint mon hôtel, où j'ai dû négocier le dépôt de ma valise à la conciergerie avec le réceptionniste. La salle du petit-déjeuner étant remplie par un groupe de Chinois, il m'a soigneusement recommandé de manger à l'extérieur. Un accueil charmant, qu'il me tarde de retrouver ce soir.

Je suis parti en quête d'un petit-déjeuner, un nœud au ventre. Il ne m'a fallu que quelques détours pour tomber sous le charme d'une ardoise. Les lettres rédigées à la craie m'indiquaient plusieurs formules, qui accroissaient mon appétit. Malgré les dix degrés parisiens, je me suis promptement installé à une table ronde en aluminium, accolée au pied d'une lampe chauffante. La chaleur irradie suffisamment pour que mes doigts se dégourdissent et pianotent sur mon smartphone. La buée recouvre la vitrine du café, à travers laquelle je distingue des silhouettes. J'aperçois un groupe de quatre employés de la voie publique, reconnaissables à leur uniforme fluorescent. Ils se délectent visiblement de boissons chaudes et d'anecdotes, le temps de leur pause matinale. Un homme complètement absorbé par son téléphone, ne remarque pas la présence du serveur. Il ne lui accorde aucun regard, aucun remerciement. *Quel ingrat !* pensé-je. Le serveur dépose sur sa table une grande tasse de café noir, qui fume encore. Un peu plus loin, installée sur une table mitoyenne à la vitrine, une jeune femme emmitouflée écrit quelques messages sur son téléphone. Je l'observe le poser sur le bord de la table. Et, en une fraction de seconde, elle fait un haussement d'épaules léger qui lui permet de faire glisser son manteau jusqu'au bas de ses hanches. Elle déroule son écharpe, telle une gymnaste avec son ruban, ce qui laisse apparaître son cou et ses épaules. Je la trouve jolie et le serveur

aussi. Ce dernier s'approche de sa table. Je le vois réajuster son t-shirt et se redresser. Lorsque la jeune femme l'aperçoit, son visage s'illumine. Je vois ses longs cils qui papillonnent délicatement. Elle lui adresse plusieurs sourires, entre deux articulations de phrases, ce qui ne laisse pas le serveur indifférent. Je l'imagine commander un thé fruité et des pancakes sucrés avec sa petite chantilly vanille.

— Bonjour, monsieur, que puis-je vous servir ?

— Mince, je ne l'avais pas vu venir. Un peu pris au dépourvu, je relis en diagonale la carte.

— Un café long avec sa mousse aux pépites de chocolat, et un muffin aux éclats de bacon, s'il vous plaît.

— Je vous apporte ça de suite.

Comme sûrement beaucoup de personnes, je suis attiré par l'originalité des plats sans pourtant en jouir. Je reviens sans cesse à des choix banals, des grands classiques. Dans l'attente de ma commande, je prends le temps d'observer la scène matinale. Certains passants marchent d'un pas pressé, mais déterminé, pour rejoindre leur monde professionnel et leurs obligations. Il se dégage d'eux une impression nette de savoir qui ils sont et où ils vont ; je les surnomme secrètement « les fonceurs ». Je repère aisément la catégorie des « nonchalants » : ils marchent d'un pas libre et léger. Ils ont une aura bien détendue et prennent du plaisir à flâner le long des vitrines encore fermées. Les « épuisés » me font toujours sourire avec leurs traits tirés et leurs vêtements mal apprêtés. Clairement repérables, ils ont une allure décalée et traînent le pas. J'aperçois des seconds rôles plus hétéroclites dans la rue : les quelques sportifs, les petites cannes qui sortent prendre un bain de vie, un musicien, deux inconnus qui cherchent leur chemin à l'angle de la rue. Tous ces personnages s'agitent et se pressent dans leur rôle ; ils contribuent à édifier cette scène de vie dont je suis

le seul spectateur. Des cris, des rires orientent mon regard un peu plus loin. J'avise un père de famille en costard, son porte-document sous le bras et un mug à la main. Il porte deux sacs à dos à bout de bras, l'un en forme de dinosaure et l'autre avec une énorme licorne pailletée. Il tient une cadence entre la marche et la course, une démarche bien connue des jeunes parents. Je l'entends alterner entre les indications quant au trajet et les recommandations des gestes civilisés à adopter sur le trottoir. Toutes ses bonnes paroles éducatives sont adressées à deux chérubins, roulant cinq mètres devant lui. Ils foncent sur leurs trottinettes, faisant fi des recommandations paternelles. Mais le père continue d'assumer pleinement son rôle.

Une vague de nostalgie et de tristesse me presse la poitrine immédiatement ; je suis en déplacement à Paris pour une semaine et *eux* sont là-bas avec leur mère. Le film inéluctable de ma vie refait surface subitement. J'ai cessé de faire des efforts pour le stopper, ayant perdu trop d'énergie et de temps au cours des dernières années pour un résultat infructueux. Je lui permets donc de revenir à mon esprit ; de toute façon, il ne présente pas de surprises, alors autant le laisser se dérouler.

Emma et moi suivions le schéma classique de la vie : nous avons décidé au bout de cinq ans de relation de faire un enfant et de construire notre maison. Je préparais les plans avec le constructeur de travaux, corrigeais toutes les maladresses et supervisais les artisans – en parallèle de mon travail, évidemment. Je jonglais aisément entre ces différentes casquettes, me sentant actif. Je contribuais, pour ma part, à apporter la pierre à l'édifice de notre vie commune. De son côté, Emma s'organisait formidablement pour élever Nathan et apportait sa touche de soin à notre domicile. J'avais remarqué en elle de petites transformations de sa personnalité depuis qu'elle avait endossé le statut de mère. Elle avait relevé le niveau de ses exigences ; elle cherchait à parfaire notre environnement. Mais surtout, elle avait rehaussé ses attentes envers moi ; les critiques et les reproches se faisaient ressentir assez régulièrement. Elle oscillait

entre les demandes de projets à mener en famille et les nombreuses suggestions pour améliorer la construction. Elle ne cessait de me questionner sur ma place de père, parfois en douceur et parfois dans les cris. Je lui répondais qu'elle n'avait qu'à me demander ce qu'elle souhaitait et que je m'exécuterais pour lui faire plaisir. Cette réponse avait suffi à l'apaiser les premières fois ; mais je la sentais encore insatisfaite. Je la rassurais en étant fermement convaincu qu'une fois la maison terminée, nous pourrions passer davantage de temps ensemble.

Après dix longs mois d'attente, nous avons emménagé. Nous avons vite déballé les cartons et installé nos affaires personnelles. En l'espace d'une journée, notre maison était rangée et ordonnée, et nous étions déjà très fonctionnels. Je me revois m'asseoir sur l'unique et modeste fauteuil du salon pour souffler un peu. Je les regardais tous deux, absorbés dans leurs occupations quotidiennes. Une pensée arriva à ma conscience à ce moment-là : j'avais une femme, un enfant, une maison ; j'avais construit tout ce que la vie aspire à établir. Quelle serait la suite ? Quel objectif devais-je suivre à présent ? J'eus le vide pour toute réponse de mon cerveau. Ces questions furent le point de départ d'une longue réflexion, qui ne s'estompa pas un seul instant durant l'année à venir. Pire encore, mon esprit s'amusait à se focaliser sur tous les détails qui étayaient mon argumentaire selon lequel quelque chose n'allait pas. Je me revois absent, distant de moi-même.

Et, elle bien présente. Emma soutenait modestement notre vie familiale, mais en joie. Moi, je ne ressens rien. Je me raccroche à la réalité, au fait que cela n'est qu'un passage à vide. Dans mes souvenirs, je me vois insister pour qu'on agrandisse notre famille. Je revois son sourire radieux à ma demande, je ressens son bonheur. Je me leurre. Je m'enfonce sans le savoir ; je suis perdu. Elle est enceinte, elle rayonne de ce nouveau trésor qui va arriver. J'étouffe et je marque mes distances. Elle le voit et comprend qu'à nouveau quelque chose ne va pas. Elle s'interroge et me questionne sans cesse. Mes réponses sont fades et creuses. Elle s'énerve. Pour redresser la barre de notre couple, je me montre plus

prévenant, plus attentif. Mais au fond de moi, je ne sais plus si l'assurance formulée à voix haute est pour moi ou pour elle. Je commence à me réfugier dans le travail, j'accepte une évolution de poste qui m'oblige à effectuer des déplacements. Je m'invente de bonnes raisons de fuir mon domicile. Je lui dis que je sors avec mes amis, parfois c'est vrai et parfois je lui mens. Je cherche juste une porte de sortie. Elle a peur ; elle sent que je lui échappe. Je lui vole le peu de temps que nous avons. Elle donne naissance à notre second fils, je la trompe. Elle se sent abandonnée, trahie ; je ne m'explique pas spécialement sur ma coucherie. Elle est à fleur de peau, elle m'agresse et me rabaisse ; je ne dis rien. Je me renferme. La tension est insupportable. Intérieurement, je suis parti, mais physiquement je suis encore là. Elle s'apaise, se protège et prend soin des enfants. Je sors, je m'amuse. Je suis en régression totale. Je rencontre de nouvelles femmes, je leur plais. Je me laisse vivre sans lendemain. Lorsque je rentre, ma vie familiale me semble étrangère, comme une douce illusion. Emma est toujours angoissée, irritable. Elle me demande constamment de faire des efforts, et m'accable de reproches dont je reconnais que certains sont justifiés. Je sens qu'Emma n'en peut plus ; elle est blessée. Elle est fatiguée, usée d'espérer que la situation s'améliore. Elle a raison : je suis dans le déni et à la dérive. Nous nous retrouvons dans cette même sensation, face à face, avec cependant un gouffre immense entre nous.

J'entends cette phrase comme si c'était hier : « Je me sens mieux lorsque tu n'es pas là avec nous ; nous serons mieux sans toi. » Elle arrive à exprimer ce qu'elle ressent. C'était très synthétique, mais tout semble être dit. Je ne me bats pas, j'obtempère – *Quelle réaction étrange !* pensais-je. Après huit ans de relation avec Emma, deux petits garçons adorables – l'un âgé de trois ans et l'autre de six mois – notre séparation s'est organisée de la façon la plus courtoise que nous puissions espérer. Nous nous sommes trouvé plus de points communs dans cette fin de relation que durant ses trois dernières années.

Arrivé au bout de la bobine du film catastrophique de ma vie, je bois mon café

froid, avec les quelques pépites flottant à la surface. La mousse de crème a disparu depuis bien longtemps. Je n'ai plus faim, mais j'engloutis mon muffin bacon. Je me lève. Je vais régler au comptoir, à l'intérieur. Je heurte de plein fouet la jeune femme avec ses yeux en amande. Je la rattrape en pleine chute, et je me confonds en excuses. Nos regards se figent, je me sens terriblement mal à l'aise. Je m'extirpe pour aller rejoindre la caisse ; je paie et pars rejoindre mes clients.

*

Il est 18 heures , lorsque je termine mon rendez-vous. J'arpeute les rues de Paris, en direction de mon hôtel. Présentant l'ennui et la solitude de ma chambre, je fais tout pour ne pas rentrer trop vite. Flâner le long des vitrines, des commerces et des quelques squares me semble être une bonne option. Le téléphone sonne, c'est Marion, ma compagne du moment.

— Salut, tu as fini ta journée ? Je ne pensais pas que tu allais décrocher.

— Oui, le client a été plutôt expéditif. Nous avons fait le bilan de l'exercice commercial de cette année et établi de nouveaux objectifs pour l'année à venir. C'est gentil de prendre le temps de m'appeler.

— Je m'accorde une pause mentale ; je suis encore au travail. J'ai vu que Pilla Bonk allait passer en concert par ici, pour un festival de musique cet été. Cela te plairait qu'on y aille ensemble ?

L'idée qu'elle se projette avec moi sur les six mois à venir me fait plaisir. Le simple fait d'avoir quelques perspectives dans ma vie me rassure.

— Écoute, je veux bien me laisser guider.

En réalité, je ne sais faire que cela, mais elle ne peut pas le savoir. Je

reprends :

— Je ne suis jamais allé à un festival de musique. Je trouve que c'est une bonne idée. Peux-tu m'envoyer le lien du festival ? Je regarderai les autres groupes qui sont prévus au programme.

— Je te le transfère directement. S'il y a plusieurs concerts qui t'intéressent, je nous prendrai plutôt des pass. Aimes-tu camper ?

— Pourquoi ?

Voilà ma réaction typique: répondre à une question par une autre question.

— On pourrait en profiter pour passer un jour ou deux ensemble.

— Je ne suis pas contre l'idée de camper. Il faut que je regarde sur mon calendrier, pour voir si c'est un week-end où je suis avec mes enfants. Dans ce cas-là, il faudra que je m'organise avec Emma ou avec ma mère pour les faire garder.

Ma liberté a été une douce illusion, mon planning est devenu plus structuré et rigide que jamais, avec le mode de garde des enfants. Sans compter que je dois continuer à m'organiser avec Emma.

— Je te redis ça.

— Ça marche, je te laisse, je vais finir ma journée. Je t'appelle ce soir, pour qu'on parle un peu plus.

Je raccroche. Je lève la tête et je me rends compte que je me suis sûrement trop éloigné de l'hôtel. Sur le trottoir d'en face, un restaurant, « *Le Palais du sourire* », siège à côté d'une librairie nommée « *Le Temps d'un songe* ». Les mots se télescopent dans ma tête, et me font sourire. Mon regard se porte plus loin, et j'aperçois une enseigne discrète, « *La vie est un rêve ; rêve ta vie* ». Incroyable, les commerçants se sont passé le mot. Je traverse, je m'approche de